

## Le patinage

Malgré que le patinage ait été un sport pratiqué tout au long des décennies par nombre d'habitants de la région, adultes et enfants, rares sont ceux qui se sont plu à décrire ce type de loisir, car nous parlons ici uniquement de patinage de plaisance.

Samuel Aubert, en 1940, relatait ce qu'était ce sport dans notre région. On découvre son article ci-dessous.

**Le lac et le patinage** – par Samuel Aubert. Dans : La Revue du dimanche du 28 janvier 1940 –

*« Habitants de La Vallée, en avez-vous de la chance ! Vous disposez d'un lac d'une superficie de 9 kilomètres carrés qui gèle chaque hiver ; aussi, de patiner, vous pouvez vous en donner ! »*

*Telle et la réflexion que parfois l'on entend. Mais c'est la théorie. En pratique, la situation se présente souvent d'une façon bien différente. Sans doute, le lac gèle totalement chaque hiver, en moyenne 78 jours ; mais d'une année à l'autre, les écarts peuvent être considérables. En 1915-16, la congélation totale dura 9 jours ; en 1916-17, 130 jours, soit du 18 janvier au 7 mai. Et avec ça, même lorsque la congélation n'est que partielle, n'y a-t-il pas possibilité de patiner ? C'est que, très souvent, dès que le lac est gelé, une chute de neige survient qui recouvre la glace... et c'est fini ! Je sais bien que l'événement ne chagrine pas tout le monde et je me souviens qu'au temps de ma jeunesse, chaque fois que la neige avait mis un terme au patinage, une mère de famille s'écriait avec satisfaction : « A présent que le lac est couvert, on est tranquille ! »*

*Le lac gelé est-il dangereux ? Existe-t-il des places où les patineurs ne doivent pas s'aventurer ? Tout dépend des circonstances dans lesquelles la congélation s'est produite. Intervient-elle après quelques jours de bise, suivis de nuits claires et froides, elle est rapide et d'un bout à l'autre, le lac se revêt d'une couche de glace de quelques centimètres d'épaisseur, capable de supporter le poids des patineurs. Cette glace sera d'autant plus résistante et élastique que la température sera plus basse. Je me souviens qu'en 1891, sauf erreur, par une après-midi très froide, quelques amis et moi nous étions allés au Pont en patins sur de la glace qui, « devant nous, pliait, faisait la vague ». Ce sont de ces témérités auxquelles on ne se livre que dans sa jeunesse. Plus tard, la prudence l'emporte.*

*Par contre, quand le temps n'est pas suffisamment froid, la congélation s'effectue avec lenteur ; certaines places subissent un retard. Alors le lac est dangereux et les plus grandes précautions s'imposent. Il en fut ainsi en 1898, et ce fut à cause d'une glace inégale dans son épaisseur qu'un professeur de*

*l'Université de Lausanne et une jeune fille du Brassus, qui patinaient en dehors de la piste reconnue sûre, se noyèrent devant L'Abbaye.*

*L'épaisseur de la glace varie énormément d'une année à l'autre. Dans l'hiver 1879-80, remarquablement froid, la glace atteignit l'épaisseur extraordinaire de 50 cm, aussi un bloc, transparent comme du cristal, exposé au Pont, provoquait-il l'admiration de chacun.*

*Dès que la glace atteint l'épaisseur de 25-30 cm, elle est capable de supporter le poids d'un attelage ; aussi a-t-on vu maintes fois des traîneaux attelés d'un cheval filer à toute vitesse sur la surface glacée. A ce propos, on cite le cas d'un passager qui éprouva une vive angoisse dès qu'il se rendit compte qu'il était sur le lac. Il s'agissait d'un gendarme qui avait engagé un voiturier pour le conduire au Pont, au premier train. Le lac était couvert d'une épaisse couche de glace et le conducteur du traîneau prit aussitôt la voie lacustre. Mais dès que notre gendarme se sentit au-dessus de l'eau, une vive inquiétude s'empara de lui et c'est plus mort que vif qu'il débarqua au Pont (authentique).*



Le patinage au Creux aux Bots (Bas-du-Chenit) au début du XXe siècle.

*Un danger toujours existant, c'est celui qu'offrent les « fentes ». En effet, l'eau, en se congelant, se dilate, augmente de volume et cette dilatation continue avec l'abaissement de la température. Sur la surface de la glace, il se produit alors des fentes transversales dont la formation s'accompagne de violentes détonations ; et bientôt l'une des lèvres tend à s'élever, à chevaucher l'autre, ou bien les deux lèvres se dressent l'une contre l'autre. Il en résulte une crête, une*

*arête de glaçons, plus ou moins disloqués, qui peuvent atteindre plusieurs dizaines de centimètres. Le franchissement d'un tel obstacle n'est pas sans danger, car un glaçon peut subitement s'effondrer sous le poids du patineur, lequel pourra couler. Et l'on cite le cas d'un jeune homme qui trouva la mort dans ces conditions. Depuis bien longtemps, des accidents de ce genre ne sont plus à redouter, car des passerelles sont placées à travers les fentes aux endroits les plus favorables, par les soins d'une Société de sauvetage, qui depuis quelques années, fait peu parler d'elle.*

*Un danger très réel pour les patineurs, c'est le brouillard. En effet, la nuit venue, le lac se recouvre parfois d'un épais manteau de brume qui exclut toute orientation. Et à ce propos, on cite des patineurs qui ont erré à l'aventure, tourné en rond et éprouvé beaucoup de peine à retrouver la bonne direction. Quand le lac est sûr partout, sans mauvaises places, le risque est minime, mais il n'en va pas toujours ainsi.*

*Quand le patinage a-t-il fait son apparition dans notre contrée ? C'est bien difficile à préciser et probablement n'existe-t-il aucun document à ce propos. Mais il est certain que vers 1850, on patinait déjà et la preuve nous l'avons par le fait suivant, datant de cette époque. Un dimanche, à la sortie du catéchisme, plusieurs jeunes garçons s'en allèrent patiner au « fil de l'Orbe ». La glace céda et deux ou trois se noyèrent. De tout l'hiver, personne ne remit les pieds sur le lac.*

*Les premiers patins utilisés étaient en bois, avec lame en fer ; on les fixait au moyen de courroies qui avaient le désagrément de serrer le pied, donc de gêner la circulation du sang. A partir de 1870, les patins métalliques les ont peu à peu remplacés. Cependant, il est des personnes qui sont restées fidèles aux patins de leur jeunesse et qui n'ont pas voulu céder devant la nouveauté ; aussi, il y a 40 ans, et peut-être moins, on pouvait encore voir des personnes âgées patiner avec leurs patins de bois. Actuellement la jeunesse s'est mise à la mode ; il lui faut des patins vissés à des souliers spéciaux qu'elle chausse en arrivant sur le lac.*

*En général, les enfants font leurs premiers pas dans l'art du patin sur la route ou sur quelque étang du voisinage ; après quoi, si les circonstances le permettent, ils gagnent le lac. Si la glace est vive, l'enthousiasme tombe vite, car il y a de la marge entre la route gelée et la glace du lac, glissante comme un miroir. Mais ils s'y font peu à peu, prennent de l'assurance et deviennent bientôt de parfaits patineurs qui tracent sur la glace des sillons non parallèles mais gracieusement curvilignes, et d'autant plus divergents qu'ils auront été exécutés avec des balancements de grande amplitude.*

*A l'arrivée sur la glace transparente, un léger sentiment de frayeur étreint le patineur un peu froussard dès qu'il quitte la rive où la faible profondeur laisse apercevoir les pierres du fond, pour s'élancer au large. D'abord, la glace semble verte parce que l'œil perçoit la teinte verte des plantes qui tapissent le fond. Oui ! c'est déjà profond et si la glace allait céder... ! Puis vient le « noir »,*

zone plus profonde encore, que la lumière extérieure est impuissante à éclairer d'une teinte quelconque.

Cette expression, « le noi du lac », appartient au linge populaire. Elle désigne donc la zone profonde du lac, et à propos d'un patineur, on dira : « il s'est fourré au noi du lac ». Mais elle est accommodée à bien d'autres usages ; ainsi en ce qui concerne d'inutiles sacrifices financiers, vous entendrez dire : « autant ça f. au noi du lac ».

Il est indubitable que depuis quelque 25-.30 ans, on patine beaucoup moins à La Vallée qu'autrefois. Serait-ce qu'une désaffection se soit produite à l'égard de ce sport qui est admirable dès qu'il est pratiqué avec art et élégance ? Non ! La cause en est à chercher dans la période d'hivers plutôt doux et pluvieux que nous traversons, pendant lesquels la congélation a été presque aussitôt suivie de chutes de neige couvrant impitoyablement la glace. C'est donc le climat qui est fautif et que l'enthousiasme subsiste, on s'en rend compte dès que le lac offre une surface de glace convenable ; il se couvre alors aussitôt de centaines de patineurs.

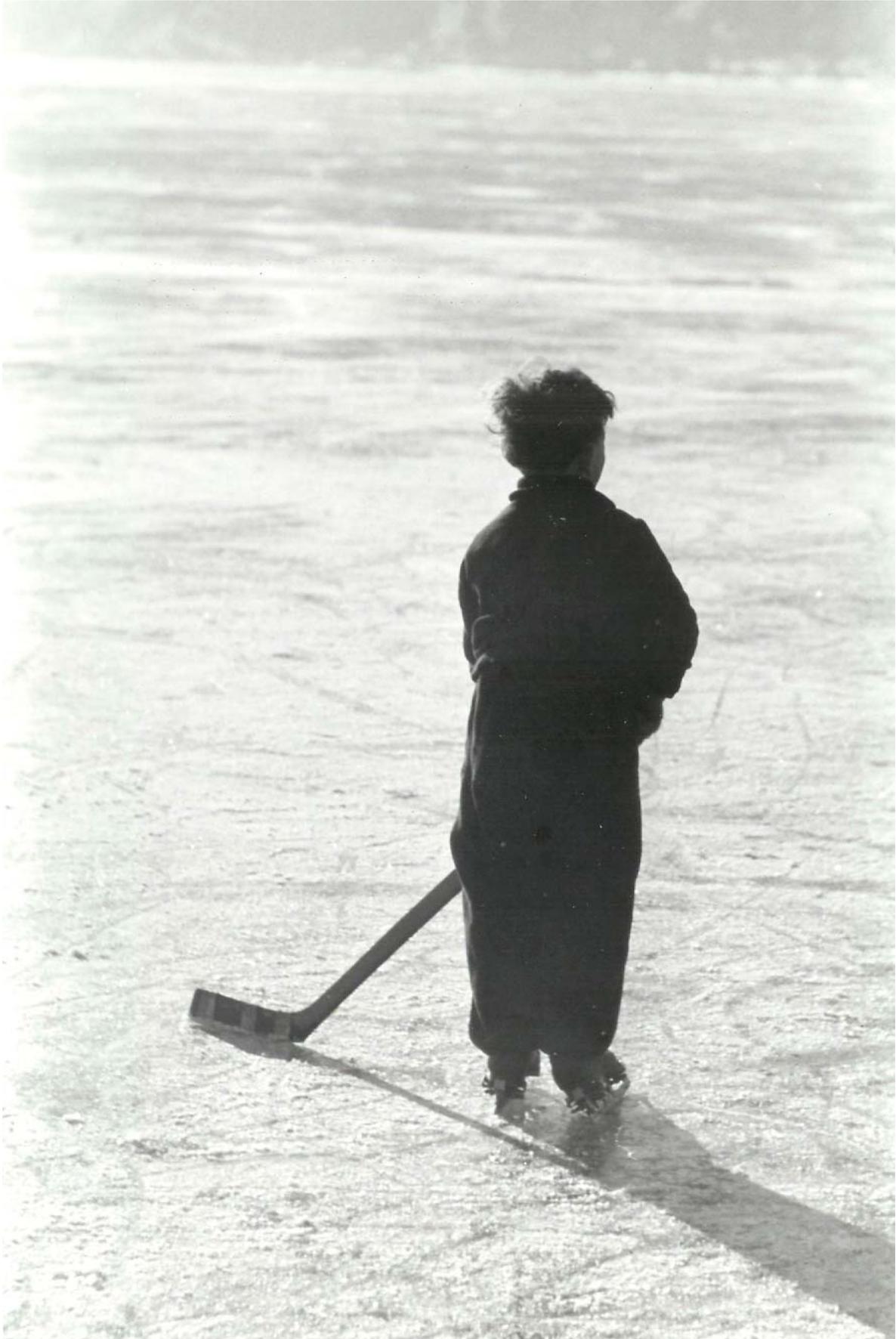
Tandis que jadis, ainsi dans les dernières années du siècle écoulé, pour ne pas retourner plus en arrière, les hivers furent froids et peu neigeux, dans la plupart d'entre eux, la saison de patinage fut normale et les gens du Chenit pouvaient s'en donner en « allant au Pont », ce qui, pour beaucoup, était le but suprême en matière de patinage.

Gracieux patineurs qui évoluez avec une élégance raffinée sur le miroir glacé du lac, combien qui, dans leur jeunesse, se sont adonnés au sport qui vous est cher avec un enthousiasme égal au vôtre, mais qui, l'âge venu, ont déserté le lac pour la montagne. Le responsable, c'est le ski, qui, pour eux, a tué le patin.

Sam. AUBERT

**Quand le photographe Meylan arpentait la Vallée de Joux dans les années 40**







**Ce fut à notre tour d'évoquer, tant les Cruilles, petit étang de la région, que le grand lac de Joux**

### LES CRUILLES ONT GELE

*Fin novembre, début décembre. Le temps s'était singulièrement refroidi. Chaque matin les arbres et les champs se retrouvaient blancs de givre. Les dernières feuilles étaient tombées depuis longtemps, et les oiseaux migrateurs s'en étaient tous allés. Il ne restait que nos corneilles et nos moineaux, fidèles à une nature devenue hostile. La terre se durcissait et dans les bois et les champs, là-bas, au-delà du village, régnait un silence impressionnant. Les derniers jours qui précèdent l'hiver. Choses et sensations dont nous n'avions bien sûr pas vraiment conscience; car pour nous autres enfants, il y avait surtout l'école où s'égrenaient les heures longues d'une année qui allait se finissant.*

*Et puis un jour l'un d'entre nous, qui était allé traîner là-bas entre midi et une heure, nous avait dit à la rentrée: les Cruilles sont gelées, la glace est bonne. Joyeuse et grande nouvelle. Mais qu'elle nous tarda la sortie, cet après-midi-là!*

*Celle-ci venue, chacun vite était aller chercher ses patins. Les miens comme toujours se trouvaient au galetas, oubliés dans un coin que naturellement ma mère me rappela. Ce n'était pas encore, pour la plupart d'entre nous, des patins de hockey, mais des patins à vis que nous fixions simplement sous nos gros souliers de ski. Derniers vestiges d'une époque ancienne et révolue où*

le sport n'était pas aussi gourmand.

Nous nous étions donc rendus aux Cruilles gelées. Le sol craquait sous nos gros souliers qui laissaient leur trace dans le givre épais, celui-ci accumulé sur les terres humides de ces lieux où les dernières herbes avaient été mal pâturées par le bétail qui préférait celles plus courtes des bons champs.

Nous étions arrivés. Déjà certains glissaient sur la surface parfaitement lisse de l'étang. La glace n'était pas très épaisse. Cela se voyait au trou qui avait été fait dans le bord par un gamin ou par Edgar, le pêcheur qui était alors responsable du patinage des lacs. De quelques centimètres seulement. Mais solide malgré sa finesse relative.

Nous nous étions assis sur la rive où le sol tassé laissait moins de givre. Et nous les avions fixés sous nos gros souliers de ski, ces patins d'autrefois, et serrés à mort avec la clé à ailettes qui hors saison restait attachée à eux par une grosse ficelle. Et puis hardi, la voilà la glace, la belle et merveilleuse glace que nous avions tant attendue. Si lisse et si dure que les lames souvent mal aiguisées peinaient à la mordre. Mais nous n'allions pas faire de grandes et gracieuses arabesques, nous autres nous nous contenterions de simples va et vient faits à grandes piochées d'un bout à l'autre de l'étang.

Les grands, eux, avaient tout de même je le crois des patins de hockey. Ils ne s'étaient pas élancés qu'ils organisaient déjà un match. La rage du jeu les possédait ceux-là. Pas comme moi qui préférais aller seul sur la pleine surface ou dans les bords, parmi les petits passages qui courent entre les joncs et les roseaux. Et où je retrouvais parfois des massettes qui n'avaient pas pu être cueillies l'été et dont quelques-unes s'effilocheaient en particules blanches très légères qui collaient aux habits.

Les Vyffourches se profilait au-delà, dans le couchant. Une paix douce et triste d'arrière-saison enveloppait ce paysage gris et noir d'apparence universelle. Un train passait pas très loin, le long de la Combe, toutes fenêtres allumées. C'est qu'il allait bientôt être l'heure de rentrer au village qui était là-bas, par delà les prairies givrées dont le sol et les morceaux de fumier étaient durs comme de la pierre.

\*\*\*\*\*



Quelques années plus tard, tant aux Cruilles que sur le lac de Joux



## ON PATINE SUR LE LAC DE JOUX

En fin d'année, trois semaines ou un mois après les Cruilles qu'une première neige avait rendues impraticables, les grands lacs gelaient à leur tour. Ça commençait par le lac Brenet, à la Tornaz où il n'y a pas grand courant d'eau. Ça progressait ensuite vers le village, laissant néanmoins toujours une vaste surface d'eau libre que retrouvaient toutes les poules d'eau de la région.

Mais le lac Brenet ne nous voyait pas souvent. Le mythe d'une mauvaise glace due à la présence d'entonnoirs pourtant depuis longtemps murés perdurait même pour nous autres du coin. Il faut dire que pendant ce temps le lac de Joux lui aussi avait pris de toute son immensité. Des froids de canard de cinq jours et cinq nuits avaient fait une glace magnifique que les gardes du lac auscultaient chaque matin. Une ou deux nuits encore et allait arriver notre vrai cadeau de fin d'année, un lac de Joux gelé et patinable.

Voilà... c'est un dimanche. Le froid est vif. Le paysage givré. Nous prenons le passage sous-voie pour arriver aussitôt au lac de Joux. Celui-ci étalé dans sa splendeur glacée où vont et viennent déjà peut-être mille personnes. Nous nous asseyons sur un bateau renversé ou sur la caisse à poissons d'Edgar, et nous les fixons, ces patins d'argent! Et hop, la voilà

à nouveau la glace qui aujourd'hui est un miroir parfait sur lequel nous traçons avec ivresse nos plus belles courbes. Quelle sensation, mes amis, que celle qui nous est ainsi offerte si généreusement.

Et le lac de Joux gelé craque parfois de toute son énorme masse. C'est la glace qui réagit aux différences de température, qui se détend ou qui se retend suivant l'heure de la journée. Nous patinons. C'est une sensation unique que d'aller si vite et si facilement. D'un pas nous glissons de dix mètres, même avec de vieux patins. Nous sommes hors du temps et de ses contingences ordinaires, loins des soucis, avec un paysage tout nouveau qui se découvre. Le Pont est devant nous, en arc-de-cercle, avec son église perchée parmi les rochers. Là-bas, c'est le village de l'Abbaye, avec sa tour, et puis c'est la longueur étonnante du lac, avec à l'occident les roches qui nous dominent, couronnées de leurs grands sapins givrés.

Le lac aujourd'hui est devenu le centre du monde où se croisent des gens venus de partout. Certains tirent des luges, d'autres se donnent le bras. Il y a des groupes, des patineurs isolés qui vont les mains dans le dos, à l'ancienne. Des silhouettes sont proches, d'autres lointaines, points noirs minuscules apparus presque à l'horizon. L'air est si vif qu'il nous glace les oreilles même au travers de nos bonnets de grosse laine.

Et nous piochons à coeur joie sur cette surface verte, presque noire où par endroits nul encore n'a passé. Cet après-midi nous voulons aller jusqu'au Rocheray. A notre droite est la prise d'eau près de laquelle la glace est dangereuse. Plus loin une grande crevasse a zébré le lac dans toute sa largeur. Sur la rive dont nous ne sommes pas loin, il y a parfois la cabane d'un pêcheur. Les patineurs se font moins nombreux en ces lieux sauvages. La foule que nous laissons derrière nous se perd dans une petite brume qui traîne à la surface du lac. Il faut du temps pour aller si loin. Notre technique imparfaite nous y mène cependant peu à peu. Car voici qu'apparaît après une bonne heure le patin peint en noir sur le rocher de la rive, et que des patineurs de l'autre bout se font voir. De l'autre côté, sur la rive orientale, il y a ceux des Bioux.

Mais peu à peu nous sommes las de progresser ainsi, surtout nous les plus jeunes qui avons ressené nos patins au moins trois fois. Alors c'est le retour. Et le crépuscule descend sur ce monde glacé où le soleil est devenu une grosse tache rouge et imprécise dans un ciel voilé. L'air se fait plus vif encore. C'est un long retour. Des craquements puissants naissent de la glace qui retend. Tout au fond, en ce là-bas où nous allons, il y a moins de patineurs. Car c'est

déjà le reflux, vers les voitures, les restaurants peut-être, et plus tard vers les maisons bien chaudes. Mais voici enfin à nouveau le Pont, face au lac magnifié par cette glace unique. Et puis bientôt notre base de départ, le bateau gris retourné. Avec les clés à ailettes que nous retirons des poches de nos pantalons norvégiens, noirs avec des fermetures éclair difficiles à tirer, nous dévissons nos patins. Alors la terre ferme offre une sensation bizarre. De solidité certes, mais en même temps de lourdeur, et qui fait comme une ivresse de notre fatigue intense.

Le rêve est fini, et pour une année peut-être. Car qui sait si après le froid extrême de ces derniers jours, avec des vingt degrés au-dessous de zéro toutes les nuits, il ne va pas pleuvoir ou neiger demain ?

Le village est retrouvé dans un petit brouillard glacé qui flotte à mi-hauteur. Là-bas dans le haut, à côté du collège, est notre grande et bienheureuse maison, avec sa chaleur, avec nos pantoufles et nos livres, et sans doute bientôt sur la table, le café qui fume, les tartines et le vacherin !

**Du côté de L'Abbaye, années cinquante**



